Salmigondis

J'aime à croire que nous en sommes en perpétuelle construction, que chaque rencontre modifie, même imperceptiblement, notre structure, jusqu'à l'intime.
Je lève la tête vers le plafond, comme tiré en arrière, les yeux clos, et c'était à peine hier.
Une forte odeur d'urine, il faut dire qu'avec le bar au coin, et la pizzéria en face, ma rue, étroite et déserte, faisait souvent fonction de vespasiennes, et pour toutes sortes de rejets.
Dans ce début de cour des miracles existait la seule et réelle mixité sociale de la ville.
Sur tout le haut de la cité, du côté de la piscine, s'étendait la zone blanche, profs, commerçants, docteurs, cadres de la centrale de Cadarache, orientée plein sud vers Aix En Provence, l'opulente Messaline.
Au centre, peuplement de commerçants et de vrais locaux, les familles, celles qui possèdent ou ont possédé la terre et le bâti, et dont sont issus les maires et conseillers en tout genre.
Et dans la plaine, les terriens, paysans et agriculteurs à la gloire en déclin, sauf ceux qui sont devenus promoteurs, et qui permettront l'explosion des lotissements pour employés et ouvriers endettés, qui ceintureront ces quatre blocs fondamentaux de la vie pertuisienne.
J'ai navigué dans ces différentes sphères jusqu'à l'âge adulte, entre le moins que rien et l'étalage ostentatoire, avec pour seul passeport mon aisance culturelle, et la curiosité que je pouvais inspirer au notable.
J'ai même été approché par certains élus pour afficher un peu de couleur dans leur programme et rallier les voix de la" frange" (comme la langue peut être cruelle à un "R" près).
C'est étrange, mais les gens se comportaient avec moi comme en présence d'un sourd muet, se laissant aller à leur vraie nature, comme si je ne comptais pas.
Untel, admiré pour sa prestance et sa galanterie, se révélait un vrai porc et un goujat à son domicile, et son épouse bafouée affichait en public un sourire de femme comblée, quand l'argent mène la danse…
Un autre, ami de tous, poignées de mains interminables le jour de marché, grand arroseur dans les troquets, avait le cœur plein de fiel et de rancune, raciste en diable et manipulateur.
Puis, cette femme, presque une princesse, "badée" par tous, jamais un mot plus haut que l'autre, si prévenante, et derrière ses persiennes, un tronc pourri et creux, affligeante d'inculture et en éternelle représentation.
Vue un matin, affalée sur un canapé, imbibée, sa culotte traînant à terre, et qui m'a dit d'une voix des plus vulgaire:
"Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que tu regardes, tu veux me baiser toi aussi ?"
C'était la mère d'un copain, et j'ai tellement eu honte et peur, que je n'y suis jamais retourné.
J'ai adoré les anciens et les anciennes, ceux qui ont connu « jadis et antan«, comme ils racontaient avec leurs mots simples et plein de vie, les histoires oubliées, qui m'ont initié, au vin chaud, au riz au lait, qui fredonnaient

“Ma tonkiki, ma tonkinoise”, et
“Si tous les cocus avaient des clochettes, des clochettes au-dessus, au-dessus de la tête, ça ferait tant de chahut, qu'on ne s'entendrait plus”.
Mémoires chancelantes d'un temps disparu que personne ne prenait le temps d'écouter; le papé qui m'agrippe par le poignet, qui se fout de ma couleur et de mon nom, et qui se raconte parce qu'il voit dans mes yeux l'envie et l'attention, que les autres ont perdues.
La grande guerre, les boches, les bagarres pour les sources, l'Indochine, le tremblement de terre en Provence, ce salaud de notaire, et mon neveu, ce “*NIAÏ*”, qui a bouffé l'héritage de son père.
J'ai passé des après-midi entières, sur le fauteuil en rotin, à écouter, entre deux bouffées de gitanes, toutes ces histoires, parfois tristes, souvent cruelles, de ce village qui se donnait des airs de grande ville.
Et mon quartier, entre la paëlla de madame *Hernandez***,** la pasta des *Farina***,** et le couscous des *Jenouiz***.**
Un salmigondis (j'adore ce mot) d'odeurs, de couleurs, de dialectes, bien distincts, jamais de mélange, mais toujours du respect.
Un algérien, un marocain, et un tunisien, ne font pas trois arabes, pas plus que l'on ne confond, un français, un belge et un suisse.
Tout ce petit monde m'a offert sans le savoir la fierté et la volonté du migrant, il n'y a de barrières que dans l'esprit du repus, celui qui a faim saura les dépasser.
Mon baluchon est plein de ces hommes et de ces femmes qui ont osé rêver et partir, et je voudrais les raconter à mon tour, pour les emmener un peu plus loin.

PORTRAIT Après avoir publié un recueil de poésies, le Bollénois Tahar Mazouz signe un 2e opus

Ce facteur livre un puzzle de souvenirs personnels

C'est à la fin du mois qu' "Un demi-pain et un livre", signé par Tahar Mazouz, sortira dans les rayons.

Pour Tahar Mazouz, l'écriture semble être comme une seconde nature. Il s'y sent bien à l'aise et les mots lui viennent manifestement très facilement. Avec "Un demi-pain et un livre", il signe son deuxième ouvrage, après un recueil de poésies, rempli de réflexions et de souvenirs personnels.

Un parcours, de son enfance jusqu'à aujourd'hui, par « la conquête de son identité française ». Sans chronologie, sans ordre véritable. Des pièces éparses qu'il a rassemblé afin de constituer un panorama de sa vie.

« Ce livre s'est conçu comme un puzzle », affirme Tahar Mazouz. Il n'y a pas d'histoire linéaire, il s'agit plutôt « d'une suite de textes à caractère poétique, parfois accompagnés de poèmes en regard, en rapport avec ces textes ».

L'auteur explique qu'il n'avait pas de plan de construction avant de commencer la réadaction.

Un récit involontairement « décousu » mais sincère

Et que ses écrits de mémoire ont été « lancés » comme par hasard sur le papier. « Je savais sans doute où j'allais... mais sans le savoir », confie-t-il. Un récit involontairement « décousu » peut-être, mais profondément sincère.

C'est en arrivant aux trois-quarts du livre, que Tahar Mazouz s'est rendu compte que ses textes individuels et indépendants « donnaient des images et constituaient un portrait personnel « morceaux par morceaux », à partir de pièces éparses ». Il s'est alors dit : « Il faut laisser couler », et les récits se sont ainsi mis en place. Des portes se sont ouvertes. Fils de harkis, c'est par la poésie et l'amour de la langue française qu'il a conquis le bonheur de la culture. Et trouvé le chemin de l'écriture jusqu'à forger et ciseler lui-même des phrases qui le faisait rêver, enfant, dans les livres d'école.

Tahar Mazouz cite le grand poète espagnol Federico Garcia Lorca : « Si j'avais faim, je demanderais un demi-pain et un livre ». Il a trouvé là, son titre, dans l'équilibre fragile et délicat entre les nourritures terrestres et intellectuelles.

Hervé PERRIER

Zoom sur l'auteur et son œuvre

Tahar Mazouz est né le 15 novembre 1961, à Aumale (nom de l'époque), en Algérie. Il a connu, dès 1962, les camps de harkis dans le Sud de la France, Rivesaltes ou Manosque. Tahar Mazouz a habité Pertuis, a été interne au lycée de Cavaillon, s'est engagé pour deux ans dans l'armée à Fort-de-France. Puis a intégré La Poste au sein de laquelle il travaille désormais comme facteur, à Bollène.

Son deuxième ouvrage, baptisé "Un demi-pain et un livre", sera disponible dès la fin mars dans les rayons livres des grandes surfaces régionales et dans les librairies du secteur. Sur commande également auprès du site www.ed-kiro.fr, au prix de 19,95 €.

Et concernant la couverture, les textes de ce livre étant plutôt personnels et en partie autobiographiques, l'illustration a été réalisée par le frère de Tahar Mazouz, Robert, qui a désiré mettre en scène différentes allusions à l'histoire familiale. ❑